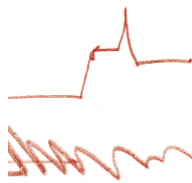


Corinne Poncin

Le vrai du vrac



NOUVELLES

En voiture, Simone

J'étais tout simplement imbattable quant aux horaires de la ligne à grande vitesse qui traversait la région.

Horaires que je pourrais qualifier de virtuels, car loin de moi l'idée de me contraindre à fréquenter les gares, leurs quais et compostages réglementés.

Il s'agissait au contraire de me trouver dans une plage d'heures telles que j'étais quasi sûr de voir passer, sous moi, au-dessus de moi, ou dans un horizon relativement proche ces traits rapides qui matérialisaient en quelques secondes une voie et des arceaux électrifiés.

Parfois, je me contentais du bruit, sans voir. Mais j'en vivais alors une frustration qui devait se réparer à bref délai.

Avant la rencontre, objective, j'échafaudais des distinctions entre le bruissement plus fluide du costume gris et jaune des trains de la ligne Bruxelles-Londres, et le fracas rouge sang de bœuf du Paris-Bruxelles lorsqu'ils surgissaient tous deux sur un pont, annoncés par un souffle d'air à décoiffer les chauves.

Je passais en ces lieux des quarts d'heures, sinon des demi-heures à attendre. Il fallait humer les voies, guetter

les éclairs bleus, vérifier les modulations du métal en ligne droite, dans les tunnels, à leurs sorties, en courbe masquant le tout.

Curieusement, mais que sait-on des autres, je n'étais pas l'unique spectateur de ces démonstrations de forces motrices.

Pas un mot ne s'échangeait entre nous, les cinglés du rail.

Certains couraient d'un côté à l'autre d'un pont pour voir, à nouveau, émerger le bolide qui avait fait vibrer tout l'ouvrage. Question de secondes, évidemment.

Nous étions entre spécialistes.

Un pont m'attirait particulièrement. Je m'interrogeais à ce sujet quand, au volant de ma voiture, je choisisais telle branche plutôt qu'une autre à toute bifurcation. Ils'agissait d'une sorte de lieu géométrique de ce qui me plaisait : le vent à vous plaquer au sol, une vue circulaire englobant deux routes, des fermes secrètes, des bosquets pourvoyeurs de faunes et de bruissements, et le ciel où d'immenses nuages retravaillent l'espace. Parfois, il m'arrivait d'être distrait et d'oublier les trains qui me passaient alors sous les pieds comme des voleurs.

Un jour que je m'y attardais bien plus que le temps dont je disposais me le permettait, je vis arriver une femme, à la démarche un peu boiteuse. C'était un détail, bien sûr, et je l'accueillis avec le sourire courtois que les habitués du lieu décochaient rapidement à leurs coreligionnaires. Rien que de très normal dès l'instant où seul le trafic ferroviaire importe. Mais elle appuya le regard plus qu'il n'était convenable. Je quittai rapidement les lieux et repartit vers la vie courante. Toutefois, je retournai le lendemain au même

endroit, presque impatient qu'elle vînt aussi. Je n'eus pas à attendre longtemps : elle s'avança tout près de moi comme si nous étions venus à deux, et non pas chacun de son horizon personnel.

Je n'envisageais pas d'entamer une conversation à propos des trains. Que dire à ce sujet que nous ne savions déjà. C'est elle encore qui évoqua les frontières et les ailleurs. J'écoutais le regard occupé par les rails et mon attente des roues qui les emprisonneraient dans la vitesse ad hoc. Toutefois, les mots qu'elle prononçait ajoutaient leur précision et leur volume à cette passion étrange que je nourrissais à l'égard des déplacements. Je partis, la laissant avec ce regard triste et contrarié des femmes que l'on abandonne.

De quel droit ! Elle m'agaçait à se trouver sur le pont chaque fois que j'y étais. Mais j'y allais quotidiennement, sans tergiverser quant aux routes. Finalement, nous avons pris l'habitude de nous y rencontrer, de parler et de rester ensemble côte à côte à humer l'atmosphère de notre proximité et de ses surnoises implications.

Au bout de quelques mois, nous nous touchions vraiment et nous nous laissions envelopper par nos écharpes confondues, nous avions le même manteau-igloo, nous avalions les mêmes pluies et nous séchions sous le même soleil. Si elle boitait, c'était parce qu'elle avait perdu une jambe, lors d'un accident. Je caressais l'autre, si belle, et nous nous perdions alors dans des baisers. Mais je repartais chez moi, sans m'inquiéter de chez elle.

Cela dura longtemps. Un jour de grand vent, elle arriva un peu en retard.

Pas de reproches entre nous, cela n'entraînait pas dans le cadre de nos relations.

Elle me sourit et se mit à défaire la prothèse de la jambe manquante.

Pourquoi donc ?

Elle la jeta par-dessus le pont et examina sa chute avec un intérêt que je ne lui connaissais pas.

– Je ne peux vivre sans elle, me dit-elle en se renversant en arrière sur le tablier du pont pour aller la rejoindre.



Les déjeuners sur l'herbe asbl

www.lesdejeunerssurlherbe.be

Dépôt légal : D/2011/10362/3

ISBN : 2-930433-18-3

Tous droits de traduction,
de reproduction et d'adaptation,
réservés pour tous les pays.